

JAËL BLONDEAU



*Lève-toi
& Danse*

Jaël Blondeau

Lève-toi et danse

© Jaël Blondeau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7158-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes merveilleux parents, amis et mentors

À ceux qui souhaitent s'exprimer par la danse, car un geste vaut bien plus que mille mots...

Introduction

J'écris ce livre telle une ode telle une oraison à l'auteur de la vie ; l'alpha et l'oméga, mon commencement et ma fin, mon créateur. Celui qui a guéri mon âme, qui m'a relevée. Celui qui a posé sa main sur mon épaule pour me dire : « Je suis là, je te soutiens et je ne te laisserai jamais tomber. »

Je veux écrire pour les personnes à bout de souffle, les cœurs brisés à la recherche d'une pause, d'un instant d'éternité. En ce moment, tu es ici et tu es libre.

Cet ouvrage est un hommage aux femmes de ma vie, ma mère et mes aïeules. Je veux honorer leur ténacité, leur amour, leur singularité, leurs empreintes laissées dans mon histoire. C'est aussi un voyage dans le train de mon existence, un témoignage de ma propre guérison. Il est et sera un héritage pour mes enfants et ceux du monde entier. Il vient parler à ton cœur, à tes rêves et te chuchote : « Réveille-toi, secoue ta poussière, replace ta couronne, lève-toi et danse ! »

Chapitre 1

Jaël

Je suis née un samedi dans la plus belle ville du monde : Yaoundé, celle qu'on appelle aussi Ongola dans mon dialecte, ce qui veut dire « enclos ». Moi, je la nomme « Yaya ». Mon Cameroun, ma terre de Sienne. Celle qui sent le poisson braisé, les *soyas*¹ du quartier de la briqueterie, cette terre où les matins s'ouvrent sur des beignets chauds, une assiette de haricots rouges et un bol de bouillie épaisse.

Ce soir-là, ma maman, Antoinette, était très stressée. Sa voisine de chambre venait de mourir en couches. Elle l'avait vue, cette jeune femme, soupirer, se plaindre et finalement s'éteindre dans un souffle après un accouchement un peu barbare pratiqué sur une presque-morte. À présent, le mari de la défunte se tenait là, figé, le nourrisson dans les bras.

Ma mère avait vingt-sept ans, dont deux ans de mariage, et le bébé qu'elle attendait était son miracle, un cadeau du ciel. Mes parents s'étaient rencontrés quelques années plus tôt dans un café de la ville, puis étaient tombés amoureux avant de décider d'emménager ensemble. Quelque chose les rassemblait, cette quête spirituelle jamais assouvie : ils cherchaient désespérément Dieu par la prière pour donner un sens à leur existence. Ils empruntèrent plusieurs chemins, explorèrent différents courants, mais finirent par comprendre que leur mode de vie ne correspondait pas à leur foi. À cette époque, à la manière de beaucoup de jeunes couples, ils étaient concubins. Ils décidèrent donc de se séparer, d'attendre et de suivre les traditions. Ma mère retourna chez ses parents jusqu'à ce que mon père lui demande officiellement sa main. Mon grand-père, papy Charles, n'était pas pour la dot. En avance sur son temps, il ne voulait pas « vendre » ses filles comme du bétail. Plus jeune, alors qu'il passait près d'un village voisin, il l'avait remarquée au milieu des champs : Lùcia – la lumière. Celle qui deviendrait ma grand-mère, une femme de poigne. Il lui avait promis de revenir pour l'épouser. N'ayant que peu de choses à lui offrir, il lui laissa un simple mouchoir en tissu en gage de son amour ; un voile qu'elle agita pour lui dire à bientôt. Il se montra comme promis, lui l'orphelin, et mamie lui donna onze enfants. Ils devinrent ses amis, ses étoiles, ses précieux trésors. Ce fut un

père aimant et discret, qui conduisit sa fille jusqu'à l'autel en 1985.

Ma mère, c'est mon héroïne : un petit bout de femme moderne et indépendant. Une des premières taxis féminines de ma ville natale ; elle roulait en jupe de cuir et bérêt bordeaux au son des disques de RnB. Elle sortait les samedis soirs, dansait sur les pistes discos avec ses faux airs d'Américaine et un rien de Whoopi Goldberg. Coupe courte, manucure toujours fraîche, rouge à lèvres assorti, elle marchait la tête haute, celle que l'on appelait Tony. C'était la chouchoute de son père, l'enfant du milieu. Après ses études, elle avait passé son permis et pris le volant de sa vie. Sa hantise : dépendre d'un homme.

Pendant toute sa grossesse, ma mère avait un ventre si volumineux qu'elle pensait attendre des jumeaux. À chaque visite, ses amies du quartier s'exclamaient. Elle me dira plus tard qu'elle me sentait bouger sans arrêt, comme si j'étais en train de m'étirer, de tourner, de danser. Je prenais tout l'espace, frappant des pieds et des poings ; mes mouvements faisaient apparaître de petites bosses sur sa peau tendue. Bien au chaud, je flottais, à l'aise dans mon tout mon premier studio, créant certainement mes premières solo-graphies et m'annonçant au monde : libre.

Samedi 7 novembre 1987. Pascal, mon père, a méticuleusement choisi mon prénom. Un soir, assis dans la pénombre du salon, il cherchait quelque chose d'inspiré de la Bible, quelque chose de solide en J... Ce sera Jaël, du *Livre des Juges* ! En hébreux, cela signifie « Yahweh est mon Dieu » ou encore « le bouclier », symbole de la foi et de la protection divine. Mais Jaël, c'est aussi « qui monte », celle qui s'élève dans la prière et répond à l'appel. C'est bien plus qu'un nom, c'est une responsabilité. Jaël était cette femme qui avait écouté la voix de Dieu, cette combattante qui sans trembler avait levé un pieu pour défendre son peuple, achevant le vil Sisera d'un coup fatal.

Je nais à 23 h 30. Encore un peu et je serais venue au monde le 8 novembre ! Il y a quelque chose de prophétique dans cette date : un 07/11/1987 dans la ville aux sept collines² ...

À ma naissance, ils disent que je suis arrivée en silence, comme si j'apprenais déjà à interioriser mes larmes. Il a fallu un peu de patience et quelques efforts de l'équipe médicale pour que je laisse enfin échapper un son timide.

Je fis mon entrée dans le nid d'amour de mes parents sous le regard émerveillé de ma mère, comblée par sa petite « chinoire » aux yeux bridés, avec les deux ou